

Dom Marmion et les Visitandines de Saint-Gérard¹

Mme Françoise Genard-Auvenne

Une rencontre inattendue

« Claude ? Ma Grand-Mère était une Claude » s'étonne Dom Columba Marmion, Père Abbé de Maredsous, lorsqu'il est présenté à Mère Paul Séraphine Claude, Supérieure des Sœurs Visitandines de Meaux à Saint-Gérard.

Joseph Marmion – faut-il encore le rappeler – est né à Dublin d'un père irlandais et d'une mère française, le 1^{er} avril 1858. Il entra au Séminaire de Holy-Cross, en septembre 1874, et fut ordonné prêtre à Rome, le 16 juin 1881. Il devint moine bénédictin à l'Abbaye de Maredsous, en 1886, et se vit donner le nom irlandais de Columba. Élu Abbé de Maredsous en 1909, il le restera jusqu'à sa mort, le 30 janvier 1923. Le 3 septembre 2000, Dom Columba Marmion est proclamé Bienheureux par le Pape Jean-Paul II.

Mélanie Claude, quant à elle, est née à Aumetz en Moselle, le 15 octobre 1852. Elle prit l'habit à la Visitation de Troyes, le 3 juin 1876, et reçut le nom de Sœur Paul Séraphine. Elle fut choisie comme supérieure de ce monastère, le 6 juin 1889, avant d'être, le 21 juin 1895, celle du monastère de Meaux. En été 1903, c'est en tant qu'assistante de la Supérieure qu'elle se rendit en Belgique, accompagnée par l'économiste et quelques Sœurs du voile blanc² pour aménager l'ancienne Abbaye bénédictine de Brogne afin d'y accueillir la communauté de Meaux. De 1904 à 1910, et, de 1913 à 1919, date du retour des Sœurs en France, elle en assumera la direction. Toutefois, dès 1919,

1 • Sauf indication particulière, ce texte a été rédigé à partir des archives de la Visitation à Annecy, de l'Abbaye de Maredsous et de la paroisse de Saint-Gérard. *Les Lettres circulaires* des Visitandines ont fourni également de nombreuses informations..

2 • Ce sont les Sœurs converses ou domestiques, appelées aussi « Sœurs blanches ».

épuisée par les épreuves de la guerre, elle souhaita rentrer dans son monastère de Troyes où elle s'éteindra le 7 janvier 1936 à l'âge de 82 ans.

En fait, ils ne se sont jamais rencontrés avant 1916, malgré la proximité des lieux, et, dans la conversation, ils sont surpris de se découvrir un cousinage proche. Selon les annales de la Visitation de Troyes, « Le Rd Père était le petit-fils de Melle (sic) Claude, tante paternelle » de Mère Paul Séraphine Claude. Cette entrevue se déroule, durant le Carême 1916, dans l'ancienne Abbaye bénédictine de Brogne à Saint-Gérard, occupée par les Sœurs Visitandines de Meaux depuis 1903. Quels événements favorisèrent cette rencontre ?

Le monastère de la Visitation Sainte-Marie de Meaux-Saint-Gérard

À l'instar de nombreuses communautés religieuses en France à la même époque¹, les Visitandines de Meaux avaient dû se résoudre à choisir le chemin de l'exil à la suite des lois anti-congréganistes prises par le gouvernement². En août 1903, Mère Paul Séraphine Claude³ était à la tête du premier contingent de jeunes Sœurs venu aménager les bâtiments de l'Abbaye dans leur nouvelle destination. La tâche était colossale. Les travaux de rénovation étaient loin d'être aussi avancés que prévus : « un corps du bâtiment n'avait encore ni portes ni fenêtres, ni planchers »⁴.

Pourtant, les négociations pour obtenir l'occupation des lieux avaient été entreprises de longues dates. En effet, alarmées par le chanoine Bizord⁵, leur aumônier, de la manière dont la loi du gouvernement français du 1^{er} juillet 1901 sur la liberté d'association, imposant aux congrégations religieuses d'introduire une demande d'autorisation pour continuer d'exister, était ap-

1 • Le P. Daniel Misonne avait abordé le cas des communautés bénédictines françaises contraintes à l'exil dans une série d'articles parus dans *La Lettre de Maredsous* 2008, pp. 63-77, 118-129, 172-183.

2 • D'autres communautés de Visitandines trouvèrent refuge en Belgique pour les mêmes raisons : celle d'Amiens à Tournai, Chartres à Bury, Limoge à Saint-Trond, Nevers à Mons, Rennes à Spy et Boulogne-sur-Mer à Chièvres.

3 • Elle était Assistante de la Supérieure et première Maîtresse du pensionnat que les Visitandines furent contraintes de fermer en juillet 1903.

4 • *Abrégé de la vie et des vertus de Sœur Paul Séraphine Claude*, p. 29. Cité plus loin : *Abrégé*.

5 • Le chanoine Bizord fut le confesseur ordinaire des Sœurs de la Visitation de Meaux de février 1899 à 1906. Rappelé à Meaux par son évêque, il fut remplacé par un prêtre séculier, l'abbé Archambeau, désigné aumônier, en 1908, par Monseigneur Heylen, évêque de Namur. Dès le retour des Sœurs à Meaux, le chanoine Bizord redevint leur confesseur jusqu'à son décès le 24 décembre 1942.

pliquée, à savoir « *par l'arbitraire et par la force, ne laissant plus d'espoir [...], quand même elle serait acceptée* », elles l'avaient prié, dès le début de l'année 1902, de leur trouver un logement en Belgique. Sur le conseil d'un ami, il prit contact avec Monsieur Prime Martin, bourgmestre et notaire à Saint-Gérard. Celui-ci lui parla d'une ancienne abbaye bénédictine dont une partie seulement était habitable et l'autre, largement délabrée, restait à l'abandon. La difficulté résultait du fait que les bâtiments appartenaient à plusieurs propriétaires, dont l'un souhaitait vendre plutôt que louer. Et, bientôt, une autre communauté convoita l'Abbaye : les Religieuses Victimes du Sacré-Cœur de Jésus, provenant de Grenoble. Mais les hésitations des propriétaires conduisirent celles-ci à Bomel où elles purent s'installer définitivement. Par la suite, en mai 1906, elles échangèrent avec les Visitandines de Saint-Gérard des lettres d'affiliation¹. Les Visitandines furent sauvées grâce au notaire Arsène Martin, fils de Prime Martin, qui acheta l'ensemble des bâtiments le 13 décembre 1902. Par ailleurs, il s'engageait à y apporter les transformations nécessaires pour accueillir une communauté de sœurs cloîtrées². Les travaux allaient bon train lorsque les Sœurs décidèrent d'anticiper leur départ à cause du décret de fermeture des chapelles conventuelles pris par le ministre des Cultes en avril 1903³. Elles s'empressèrent de mettre en lieu sûr tous leurs objets précieux et organisèrent leur déménagement.

Au mois d'août 1903, lorsque les premières sœurs arrivèrent à Saint-Gérard, les bâtiments étant inhabitables, Madame Martin, née Édith Stévenart, prit sur elle d'aider la petite colonie par tous les moyens possibles, n'hésitant pas à héberger les Sœurs, tant que l'essentiel des travaux à l'Abbaye ne serait pas terminé. Le 8 septembre, tôt dans la matinée, toutes les Visitandines quittaient la rue de Chaage à Meaux, où depuis 1833 elles avaient pu ouvrir un pensionnat, principale source de leurs revenus. Dès le mois de juin, elles en avaient congédié les pensionnaires et c'était avec le cœur lourd et chargé d'appréhension qu'elles prenaient le chemin de l'exil. En fin de journée, quand elles arrivèrent enfin à Saint-Gérard, toute la famille Martin⁴ se trouvait aux grilles de l'Abbaye pour les accueillir. Grâce au zèle des

-
- 1 • La lettre ou le diplôme d'affiliation, association ou encore agrégation est un document écrit par lequel deux communautés s'engagent mutuellement à prier l'une pour l'autre.
 - 2 • L'arrivée des Visitandines sauva ainsi l'Abbaye d'une ruine qui semblait inéluctable.
 - 3 • Le décret officiel de fermeture de la Visitation de Meaux parut en juillet 1904.
 - 4 • Les membres de la famille Martin furent toujours considérés par les Visitandines de Meaux comme leurs bienfaiteurs.

« Sœurs Fondatrices »¹, les lieux avaient été aménagés de manière à rappeler aux Visitandines l'ambiance de leur ancien monastère. Dès le vendredi 11 septembre, le doyen de Fosses, l'abbé Mallar, assisté du curé de la paroisse, l'abbé Baugnée², et de l'aumônier des Visitandines, le chanoine Bizord, vint bénir la salle du « Chapitre »³, destinée à servir de chapelle provisoire durant les travaux de construction de la chapelle définitive. Le 17 octobre, c'est en cette même salle que l'une des novices, Sœur Louise Alexis Richard⁴, accompagnant les Sœurs dans l'exil, prononça ses vœux définitifs en présence de personnes étrangères, mesure exceptionnelle, la clôture n'étant pas encore installée. Monseigneur Heylen, évêque de Namur, plaça les Visitandines de Saint-Gérard sous l'autorité de Monseigneur Remy, vicaire général, et leur choisit comme confesseur extraordinaire, Dom Amand Van den Abeele⁵ de l'Abbaye de Maredsous. Quant au service quotidien des messes, il était assuré par les Pères de Bétharram⁶, exilés eux aussi dans le château de Lesve, à quelques kilomètres de Saint-Gérard.

Malgré leur déracinement, les « exilées » de Saint-Gérard n'étaient pas tout à fait isolées ; elles recevaient de nombreuses visites : des Sœurs tourières⁷ de leurs monastères belges ou de communautés réfugiées en Belgique, comme celle de Rennes demeurant à Spy, arrivant les bras chargés de cadeaux. Parfois, elles accueillait des ecclésiastiques français de passage dans la région : Monsieur Petit, directeur du Grand Séminaire de Meaux, l'abbé Bouchet, vicaire général, et même Monseigneur de Briey, évêque de Meaux.

- 1 • C'est ainsi que se désignaient les premières Sœurs arrivées sur les lieux.
- 2 • Adelin Baugnée, né à Stave, le 24 avril 1844, était curé de Saint-Gérard depuis le 25 avril 1891. Il y décéda le 7 janvier 1907.
- 3 • Cette grande salle, située au premier étage de l'Abbaye, a été appelée ainsi pour la première fois par les Visitandines. Lorsque les Assomptionnistes occupèrent l'Abbaye, de 1919 à 1974, elle existait toujours, servant tour à tour de bibliothèque et de chapelle provisoire.
- 4 • Marthe Richard, née à Meaux le 13 juillet 1878, en religion Sœur Louise Alexis. Élément brillant, elle se montrait compétente dans tous les emplois qui lui étaient confiés. En 1925, elle fut désignée pour diriger la communauté de retour d'exil. Elle décéda le 26 mai 1952.
- 5 • Achille Van den Abeele (1847-1934), bénédictin à Maredsous sous le nom de Dom Amand. Il fut parmi les premiers moines de l'Abbaye de Maredsous en 1872.
- 6 • Les Pères de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram provenant des Pyrénées, étaient en exil à Lesve depuis avril 1903. Ils repartirent pour la France après l'armistice, en 1918.
- 7 • Sœur qui vit à l'extérieur de la clôture – au tour et dans la chambre des tourières – et qui fait le lien entre la communauté et le monde extérieur. Le tour est un guichet tournant permettant le passage de « colis » entre la Communauté et le Dehors.

La bénédiction de la nouvelle chapelle – enfin achevée – et la cérémonie de mise en clôture furent célébrées le 6 mai 1905 sous la présidence de Monseigneur Heylen, en présence de nombreux prélats et de quelques personnes amies belges et françaises qui avaient sollicité l'autorisation de participer à l'évènement. Une magnifique réception fut donnée ensuite chez le bourgmestre, Monsieur Prime Martin¹. Pour les Visitandines, après beaucoup d'efforts et de patience, une vie normale de communauté pouvait commencer. D'emblée, elles furent confrontées aux difficultés matérielles. Certes, elles n'étaient pas arrivées les mains vides mais les frais causés par leur installation avaient lourdement grevé leurs économies. Par ailleurs, n'ayant plus de pensionnat, elles n'avaient plus que les quelques revenus produits par les « ouvrages du dehors », divers travaux d'aiguilles dans lesquels elles excellaient : aubes, nappes d'autel, ornements d'église... Mais les commandes restaient très limitées ! Grâce à l'ingéniosité et au savoir-faire des Sœurs domestiques, elles purent tirer quelques revenus de la vente de produits de leur petite ferme : tonneaux (?), foin, porcs, poules, un mouton et sa laine... Pendant quelques années, elles organisèrent aussi des retraites pour des dames amies de la communauté.

En 1917, leurs revenus étant au plus bas, sur le conseil d'une de celles-ci, Madame Morimont² qui leur fournit aussi le matériel, elles vendront des images représentant le Sacré-Cœur, rehaussées de décors peints et encadrées par leurs soins.

Pour la survie de la communauté, dont les rangs s'étaient quelque peu clairsemés depuis l'exil à Saint-Gérard et face à l'incapacité de certaines Sœurs âgées et infirmes de prendre part à toutes les activités de la communauté, il était vital de regarnir le noviciat. En terre étrangère, on l'imagine, le recrutement n'était pas aisé et les premières postulantes étaient issues des familles des Visitandines elles-mêmes. En général, les jeunes postulantes partageaient la vie de la communauté pendant un certain nombre de mois. Au terme de cette période, elles pouvaient, si elles avaient été acceptées par le Chapitre, prononcer leur premier vœu, prendre l'habit et recevoir leur nom de Sœur.

1 • Prime Martin décéda quelques mois plus tard, le 2 novembre 1905.

2 • Marguerite Logé (1876-1967), épouse d'Albert Morimont (1873-1932), notaire à Saint-Gérard de 1899 à 1926 et bourgmestre de Saint-Gérard en 1914. Le couple eut trois enfants qui décédèrent tous jeunes. Lorsque Monsieur Morimont mourut en 1932, sa veuve, Marguerite logé, entra à la Visitation de Troyes pour y rejoindre Mère Paul Séraphine Claude devenue son amie pendant son séjour en Belgique. Elle y prit l'habit sous le nom de Sœur Marie-Élisabeth et prononça ses vœux perpétuels le 25 mars 1938. Elle y décéda le 25 mars 1967 à l'âge de 91 ans.

Les novices poursuivaient leur formation pendant encore une année, puis prononçaient leurs vœux définitifs devant l'évêque de Meaux ou son délégué. Sur la quinzaine de postulantes entrées à la Visitation de Saint-Gérard, sept prononceront leurs vœux définitifs dont deux belges, sœur Marie Stanislas Léonet¹ et sœur Marie Joseph Servais². Hélas, la guerre mettra bientôt un frein à cet élan salvateur et c'est l'aumônier Archambeau³ qui reçut les vœux définitifs des deux dernières sœurs de Meaux-Saint-Gérard⁴.

L'invasion de Saint-Gérard

Un évènement providentiel, avec le recul, allait aider les Visitandines à affronter les heures sombres qui se préparaient.

En avril 1914, la communauté du Mans, menacée d'expulsion à son tour, était à la recherche d'un abri en Belgique. Mère Paul Séraphine Claude proposa de l'héberger à Saint-Gérard et, dans ce but, fit préparer des matelas supplémentaires et planter le double de légumes dans le jardin. Hélas, alors que le 31 juillet, le drapeau belge flottait encore sur le clocher de l'église, le 4 août, les Allemands franchissaient la frontière de la Belgique. Le même jour, l'abbé Archambeau annonçait que les envahisseurs étaient entrés dans Liège. Le 16 août, les troupes françaises arrivaient à Saint-Gérard et réquisitionnaient l'Abbaye comme ambulance. Mère Paul Séraphine fit alors « disposer des lits dans le réfectoire, l'économat, la salle des Assemblées ouvrant tous trois sur un grand et large cloître, convenable, lui aussi pour un dortoir qu'il [était] facile d'isoler »⁵. La literie préparée pour les Sœurs du Mans et la récolte surabondante de légumes allaient bien servir !

Les premiers blessés français, accompagnés de plusieurs brancardiers, rescapés des combats de la Sambre, arrivèrent dans la nuit du 22 au 23 août.

-
- 1 • Jeanne Léonet, née le 15 avril 1896 à Gembes (Daverdisse), n'hésita pas à accompagner sa communauté au Mans, puis à Meaux où elle fut une économe appréciée. En 1977, à la dissolution de la communauté de Meaux, elle se retira à la Visitation de Bourg-en-Bresse, où elle décéda le 7 novembre 1981.
 - 2 • Victorine Servais, née à Arsimont le 28 septembre 1877, décédée à la Visitation de Saint-Gérard, le 18 novembre 1911.
 - 3 • Isidore Archambeau est né le 23 mai 1850 à Hanzinne. Ancien curé d'Arsimont, il assumait sa fonction d'aumônier de 1908 à 1919. Il se retira dans son village natal où il mourut le 3 juillet 1933.
 - 4 • Sœur Marie Stanislas Léonet et Marguerite Aveline, en religion Sœur Marie Gaëtane, née à Paris le 17 janvier 1888. Cette dernière, de santé fragile, fut emportée par une grippe le 23 février 1920, à l'âge de 32 ans, alors que sa communauté était au Mans.
 - 5 • *Abrégé*, p. 42.

Devant l'approche de l'ennemi, la plupart des habitants du village avaient pris la fuite¹, à l'exception du curé, l'abbé Marion², et de quelques personnes âgées ou malades. Dans la matinée du 23, tandis que les blessés capables de marcher étaient évacués³, Mère Paul Séraphine fit installer la communauté dans les sous-sols de l'Abbaye. Au dehors, le bruit de la canonnade s'intensifiait. Vers deux heures et demie, des mitrailleuses et un canon français furent placés sur la place de Saint-Gérard devant l'église, répondant à l'ennemi qui s'avancait vers eux. Alors que la bataille était déjà bien engagée, un adjudant-médecin et des brancardiers amenèrent un blessé. Comme ils voulaient repartir au combat, les Sœurs insistèrent pour qu'ils restent servir à l'ambulance car elles n'avaient pas de médecin. « Vers cinq heures, un obus éclata sur le monastère⁴, brisa une grande verrière et tomba, heureusement, dans la cage d'un escalier sans blesser personne [...] Peu après six heures le canon se ralentit et cessa... Il y eut alors la fusillade, la poursuite à la baïonnette accompagnée de cris sauvages »⁵.

Le combat terminé, les Allemands se présentèrent chez les Sœurs avec leurs blessés⁶ et prirent la direction de l'ambulance. Comme ils n'avaient qu'un seul médecin, ils gardèrent le médecin-major français car le travail était considérable, tant les blessés des deux camps affluaient.

Une tâche surhumaine

Un épisode tragique mérite d'être conté car il illustre le courage et l'abnégation des religieuses. L'un des prisonniers avait le corps en putréfaction et

-
- 1 • Avertis des exactions commises par les Allemands sur leur passage : incendies, vols, assassinats de civils, tous les habitants valides avaient fui, y compris l'unique médecin du village. En représailles, les Allemands incendièrent vingt-neuf maisons et pillèrent les autres.
 - 2 • Ernest Marion est né à Thy-le-Bauduin, le 30 juillet 1864. Il fut curé de Saint-Gérard de 1907 à 1941.
 - 3 • Deux seulement restèrent, ce qui permit aux Sœurs de garder leurs drapeaux d'ambulance.
 - 4 • Un Capucin français engagé dans la bataille de Saint-Gérard, décrit cet épisode en ces mots : « L'artillerie prussienne victorieuse ne respecte rien. Saint-Gérard est en flammes. Les premiers obus sont tombés sur l'hôpital du couvent, où flotte un grand drapeau de la Croix rouge. » Extrait des *Souvenirs de campagne du sergent Joseph*, recueillis par un de ses confrères de Couvin et communiqués à Dom Norbert Nieuwland de Maredsous.
 - 5 • Annales de la Visitation Sainte Marie de Meaux à Saint-Gérard, p. 149.
 - 6 • Les blessés étaient répartis dans plusieurs bâtiments importants du village : au château Morimont, résidence du bourgmestre, à l'école, au château Martin et à l'église.

n'avait plus qu'un souffle de vie lorsqu'on le déposa, à la bibliothèque, sur un peu de paille. Estimant qu'il mourrait bientôt, les médecins ne daignèrent pas s'en occuper. Quand les Sœurs le trouvèrent ainsi abandonné, elles décidèrent d'en prendre soin et veillèrent à ce qu'il reçoive les derniers sacrements. Mais, dès qu'il eut rendu son dernier soupir, une odeur épouvantable se répandit dans tout le monastère. Les médecins ordonnèrent qu'il soit enterré avant la nuit. Rompus de fatigue, les brancardiers allemands refusèrent de s'en charger alors que les brancardiers français étaient retenus prisonniers. C'est donc la Sœur tourière Marie Caroline Triclin¹, accompagnée de deux soldats allemands, qui se dévoua pour aller chercher le fossoyeur.

Celui-ci, père de cinq enfants, refusa tout d'abord, par peur d'être fusillé, mais se laissa finalement convaincre lorsqu'elle l'assura de ne le quitter qu'une fois sa mission achevée. Rentrée au monastère, elle supplia Mère Paul Séraphine de ne plus jamais l'envoyer dehors, ce qu'elle fit pourtant, de nombreuses fois tout au long de la guerre, bravant la surveillance de l'ennemi pour aller chercher dans les fermes des alentours quelques provisions indispensables à la survie de la communauté.

Trois jours après la bataille, on apportait encore des blessés qui gisaient dans les fossés ou derrière les haies. Devant le nombre croissant de blessés, les Sœurs durent céder de nouvelles salles : le Noviciat, la salle du Chapitre, plusieurs pièces du premier étage et même quelques-unes de leurs cellules. Elles accueillirent jusqu'à deux cents blessés. « Parmi ceux-ci se trouvaient le comte Hardenberg² [...] et le lieutenant Rinctorff, qui reçurent quelques jours après la visite du général baron de Schilling et d'un fils de l'empereur »³. Pendant trois semaines les Sœurs se dépensèrent sans compter pour soigner les blessés. À cette époque, une jeune novice d'origine alsacienne,

1 • Germaine Triclin, née dans les Ardennes françaises, le 5 décembre 1875, remplit toutes ses obligations de tourière durant plus de cinquante ans avec un remarquable dévouement. Elle décéda le 5 septembre 1955, âgée de 80 ans.

2 • Le comte Carl-Hans Hardenberg (1891-1958) appartenait au 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment de la Garde « Zu Fuss ». Il mena l'assaut, à Ermeton-sur-Biert, le 24 août, contre les unités belges en retraite, venant de la Meuse et tentant de rejoindre la France. C'est là qu'il fut blessé et ensuite évacué à Saint-Gérard. Ironie de l'histoire, au cours de la guerre 40-45, il participa au complot visant à assassiner Hitler et, libéré du camp de Sachsenhausen par les Russes, échappa de justesse à son exécution.

3 • Jean Schmitz et Norbert Nieuwland, *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, cinquième partie, *L'Entre-Sambre-et-Meuse*, Bruxelles et Paris, 1923, p. 172.

Sœur Claire Marguerite Muller, fut l'interprète de la communauté¹. Le 11 septembre, les Allemands évacuèrent tous les blessés vers l'Allemagne, libérant les Visitandines, ravies de retrouver leur clôture mais horrifiées par l'état de malpropreté de leur couvent. Il fallut plusieurs mois pour nettoyer, désinfecter et tout remettre en état. Parmi les Sœurs blanches qui lessivèrent le linge des blessés, six eurent des panaris dont un nécessita l'amputation.

Vivre et survivre

Les années de guerre qui suivirent ne les épargnèrent pas. Elles durent, à diverses reprises, subir les tracasseries administratives causées par l'occupant allemand qui menaçait de réquisitionner une partie des bâtiments pour y établir, tantôt une école militaire, tantôt une maison d'aliénés ou un orphelinat. Par bonheur, elles échappèrent à l'obligation de se présenter chaque mois à la Kommandantur, grâce à l'intervention de l'évêque de Namur, Monseigneur Heylen, qui « défendit toute sortie à toutes les communautés du diocèse »²: les Allemands durent se rendre eux-mêmes dans les parloirs des Sœurs pour le contrôle des identités. Lors des diverses perquisitions opérées par l'ennemi, elles opposèrent un refus catégorique, invoquant l'évêque de Namur. Quand les Allemands voulurent prendre les cloches, elles n'hésitèrent pas à les menacer d'en référer à Rome !

Assurer le ravitaillement était la plus grande préoccupation. Quand il n'y eut plus de pain chez le boulanger, les Sœurs installèrent un four dans la buanderie et elles apprirent à pétrir la pâte et à cuire le pain elles-mêmes. Quand les autorités défendirent au meunier de produire de la farine, Mère Paul Séraphine trouva une solution originale pour moudre le grain qu'elle avait pu obtenir clandestinement : « à tour de rôle chacune irait chaque jour une demi-heure pour écraser le blé dans un moulin... à café... Vaillant petit moulin qui réduisit ainsi en farine deux cents kilos de grains ! »³. À diverses reprises, la providence se manifesta par des dons de provisions ou d'argent venant des monastères d'Allemagne ou de Suisse, offerts par des particuliers des environs aussi tant le courage des Visitandines inspirait la sympathie. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, lorsqu'en 1917, elles mirent en vente des images du Sacré-Cœur, décorées par leurs soins, elles connurent un succès tel, qu'elles durent mettre plusieurs Sœurs à l'ouvrage pendant toute une année.

1 • Augustine Muller, née le 3 octobre 1883 à Metz, avait prononcé ses vœux le 8 décembre 1913. Elle fut emportée par une congestion pulmonaire le 5 mai 1917.

2 • Lettre manuscrite du monastère de Meaux-Saint-Gérard, du 11 janvier 1919.

3 • *Abrégé*, p. 46.

Une communauté en souffrance

Durant ces années de guerre, le principal souci de Mère Paul Séraphine restait la santé des membres de sa communauté, déjà bien fragilisée par les premières années d'exil dans des conditions d'existence assez rudes. Les bâtiments à peine terminés et sommairement chauffés avaient sans doute déjà provoqué le décès de plusieurs Sœurs, mortes de pneumonie.

L'angoisse de n'avoir aucune nouvelle de leurs familles, la peur provoquée par les récits des exactions commises par l'occupant et les privations dues à la guerre achevèrent de mettre à mal la communauté. Plusieurs Sœurs souffraient de rhumatisme, à tel point que certaines, mêmes jeunes, ne pouvaient plus se déplacer qu'à l'aide d'une canne, ce qui fit protester Mère Paul Séraphine : « Je ne veux pas être une supérieure d'hôpital ! »

À neuf reprises, la mort frappa encore : cinq « bonnes anciennes qui ne purent supporter tant de privations et d'émotions »¹ et quatre Sœurs, emportées trop jeunes, vaincues par les rigueurs des temps. Parmi elles, mentionnons la figure emblématique de Sœur Jeanne Charlotte Billebault, entrée à la Visitation de Meaux en 1901 à l'âge de vingt-deux ans. Elle venait tout juste de prendre l'habit lorsqu'elle fut désignée pour faire partie du petit groupe devant accompagner Mère Paul Séraphine Claude chargée d'aménager le futur couvent. Elle se dévoua sans ménagement dans toutes les surcharges de cette installation. Elle prononça ses vœux définitifs le 8 décembre 1903. Ensuite, elle accomplit avec zèle tous les emplois qui lui furent successivement attribués. Pendant la guerre, en tant que « dépensière »², elle déploya des trésors d'ingéniosité pour procurer à sa communauté une nourriture un peu substantielle, n'hésitant pas à mettre elle-même la main à la pâte pour aider les Sœurs blanches à cuire le pain. L'été 1917 produisit une abondance exceptionnelle de fruits dans le verger, ce qui était providentiel en ces temps de disette. Avec l'aide de la communauté, Sœur Jeanne Charlotte participa jusqu'à l'épuisement à la récolte. Terrassée par une douleur au pied, elle dut se rendre à l'infirmerie pour ne plus la quitter, le mal se portant à la poitrine. Elle s'éteignit dans la nuit du 22 au 23 décembre 1917, âgée de trente-huit ans et quatorze ans de vie religieuse.

La visite de Dom Marmion

La visite – déjà évoquée – de Dom Marmion, pendant le Carême 1916, et la conférence organisée par l'entremise de Dom Amand Van den Abeele appa-

1 • Lettre manuscrite du monastère de Meaux-Saint-Gérard, du 11 janvier 1919.

2 • La Sœur qui doit se procurer la nourriture nécessaire à la subsistance de la communauté.

raît, dès lors, comme une éclaircie dans un ciel bien sombre. Au-delà de la découverte d'une parenté inattendue, « Il s'établit entre ces deux belles âmes, qu'animait un même idéal de sainteté, des relations spirituelles que la mort seule devait interrompre »¹. À diverses reprises, le Père Abbé de Maredsous viendra faire des conférences spirituelles aux Visitandines de Saint-Gérard. En mai 1916, il vient bénir le nouveau triennat² de Mère Paul Séraphine, élue pour la sixième fois. Peu après, en juin, les deux communautés échangent une lettre d'association. En leur remettant le document, le Père Amand Van den Abeele déclare aux Sœurs dans son allocution : « Les moines de Maredsous, qui se considèrent, à juste titre, comme les successeurs des moines de saint Gérard dans cette contrée, eux aussi, se sont réjouis de votre prise de possession de l'antique moutier. Un courant de sympathie et de charité fraternelle s'est établi entre nos deux communautés. »³. L'Annaliste des Visitandines écrit : « À dater de cette époque, le Révérend Père Abbé, Dom Columba Marmion, voulut bien nous considérer comme ses Filles et présider les fêtes de nos Saints Fondateurs⁴. De temps en temps, il venait aussi nous faire de familiers entretiens au parloir ; c'était pour nous de vrais festins spirituels. Ses bonnes visites fortifiaient toujours les esprits et les cœurs ». C'est lui encore qui, à la mort de Sœur Jeanne-Bénigne Duquesnel⁵ en octobre 1917, vient en personne célébrer le trentain⁶ pour le repos de son âme.

La fin de la guerre et le retour en France

En octobre 1918, devant le recul des troupes ennemies et la menace d'une nouvelle occupation des lieux, les Sœurs préparaient leur déménagement. Mais les événements se précipitèrent. Le 7 novembre, elles durent laisser entrer les Allemands dans la partie ayant servi d'ambulance pour y faire un

1 • *Abrégé de la vie et des vertus de Sœur Paul Séraphine Claude*, p. 47.

2 • La supérieure de la communauté est nommée pour trois ans.

3 • Allocution de Dom Amand Van den Abeele aux Visitandines de Saint-Gérard, le 13 juin 1916.

4 • Ce qu'il fit pour sainte Jeanne de Chantal, le 13 décembre, et saint François de Sales, le 24 janvier.

5 • Hortense Duquesnel, née à Pierre Levée le 10 mars 1856, en religion Sœur Jeanne-Bénigne, avait prononcé ses vœux le 21 août 1877. Elle s'éteignit, le 12 octobre 1917, des suites d'une congestion pulmonaire. Sa sépulture peut encore se voir dans le cimetière de Saint-Gérard. Dès sa mort, elle fut considérée comme « gratifiée » par le Seigneur en raison de ses nombreuses visions mystiques. Encouragée par la Mère Abbesse de Maredret, Mère Paul Séraphine Claude fit publier, dès 1919, un opuscule de près de 150 pages, intitulé *Abrégé de la vie et des vertus de la chère sœur Jeanne-Bénigne Dusquenel*.

6 • Série de trente messes dites pour un défunt pendant trente jours consécutifs.

lazaret. Après une semaine d'occupation, ils se retirèrent sans causer de désagréments. Le 11 novembre, l'annonce de la signature de l'armistice sauve les Visitandines d'une prochaine évacuation. « Les semaines suivantes, on vit, sur la route qui passe devant le monastère, des troupes innombrables d'allemands qui défilaient avec leurs voitures et leur butin¹. »

L'après-guerre n'éloigna en rien les soucis de la communauté : le ravitaillement demeure problématique, l'état des finances était désastreux et la santé de plusieurs Sœurs restait fragilisée par les privations². En outre, durant toute la durée de la guerre, les Sœurs étaient restées sans nouvelles de leurs familles. Le 21 novembre, un officier français retournant au pays leur proposa d'emporter quelques lettres. Le premier courrier de France arriva le 3 décembre : hélas, presque toutes les lettres annonçaient des deuils ! Après tant de souffrances et tant de chagrin, les Visitandines n'aspiraient plus qu'à rentrer en France. Bien avant l'arrêt des hostilités, Mère Paul Séraphine avait demandé au chanoine Bizort d'examiner les possibilités d'un retour en France.

Malheureusement, leur ancien couvent de la rue de Chaage à Meaux, vendu comme bien public³, avait été transformé en séminaire et n'était donc plus disponible.

Le salut vint de la communauté du Mans qui proposa de les accueillir toutes. Dès le 15 mai, un premier groupe de six partit, suivi d'un autre le 23. Ils se succédèrent de telle sorte que le 6 juin toute la communauté se trouvait réunie au Mans. Un petit groupe de Sœurs, sous la conduite de l'économe, revint à Saint-Gérard pour organiser avec l'aide du notaire Morimont la vente aux enchères des pièces de mobiliers et des objets qui ne pouvaient être emportés. Tout était exposé dans le grand cloître, mis hors de clôture, et sous la surveillance des Sœurs tourières. « Le résultat adoucit les frais de transport déjà fort onéreux et très compliqués par le passage des douanes »⁴. Le 15 septembre 1919, les Visitandines quittaient définitivement Saint-Gérard, laissant dans le cimetière du village dix-neuf des leurs, mortes en terre étrangère⁵. Elles durent rester encore deux ans au monastère du Mans avant de pouvoir

1 • Annales de la Visitation de Meaux à Saint-Gérard, p. 158

2 • « Notre nombre est réduit à trente-trois dont il faut encore retrancher pour les emplois sept infirmes confinées à l'infirmerie. » Lettre manuscrite du monastère de Meaux-Saint-Gérard, du 11 janvier 1919.

3 • Le 2 juillet 1908

4 • Annales de la Visitation de Meaux à Saint-Gérard, p. 160

5 • Sur un total de quarante-quatre à leur arrivée en septembre 1903.

rentrer à Meaux, où elles établirent un nouveau monastère à l'emplacement d'une ancienne abbaye bénédictine fondée au 7^e siècle par saint Faron¹.

In fine

Quant à Mère Paul Séraphine Claude, elle a souhaité rejoindre sa communauté de profession, Troyes, dès le mois de juin 1919.

Éprouvée par tous les événements qu'elle avait dû affronter pendant tant d'années, elle aspirait à une vie plus sereine recevant, dans sa retraite, un nombreux courrier de sa famille, de ses anciennes pensionnaires et de ses amies de Belgique. Dom Marmion fut du nombre, échangeant de la correspondance avec elle et venant la reconforter de sa présence.

Bien plus, elle voulut, jusqu'à son décès, servir sa Communauté et accomplir ainsi sans faille le « beau programme que Dom Marmion lui avait tracé dans une de ses visites² à Troyes et dont elle nous parlait avec sa candeur ordinaire. Comme elle lui disait qu'elle n'avait plus d'emploi : « je vous en donnerai un, moi ! » lui avait-il répondu. Là-dessus, quittant le parloir, il l'avait laissée dans l'attente, et les cogitations de son esprit eurent beau jeu jusqu'à l'heure du souper où Dom Columba revint et lui dit : Ma chère fille, du matin au soir, vous édifierez ! »³.

1 • La maison fut fermée en 1977 par fusion avec celle de Nancy qui fusionna à son tour, en 1990, avec celle de Saint-Héand, fermée également depuis 2019

2 • Les Annales de Troyes rapportent : « En août 1921, l'éminent bénédictin nous fit au parloir deux conférences très substantielles sur la Rédemption et le Saint Sacrifice de la Messe... Il nous parut très gai dans sa conversation, avec un léger accent irlandais... Il nous revenait du 11 au 13 septembre 1922... la conférence qu'il nous fit alors sur l'adoption divine... devait être la dernière, car le 30 janvier 1923, le saint moine allait recevoir au ciel la récompense de ses travaux apostoliques. »

3 • *Abrégé*, p. 80.



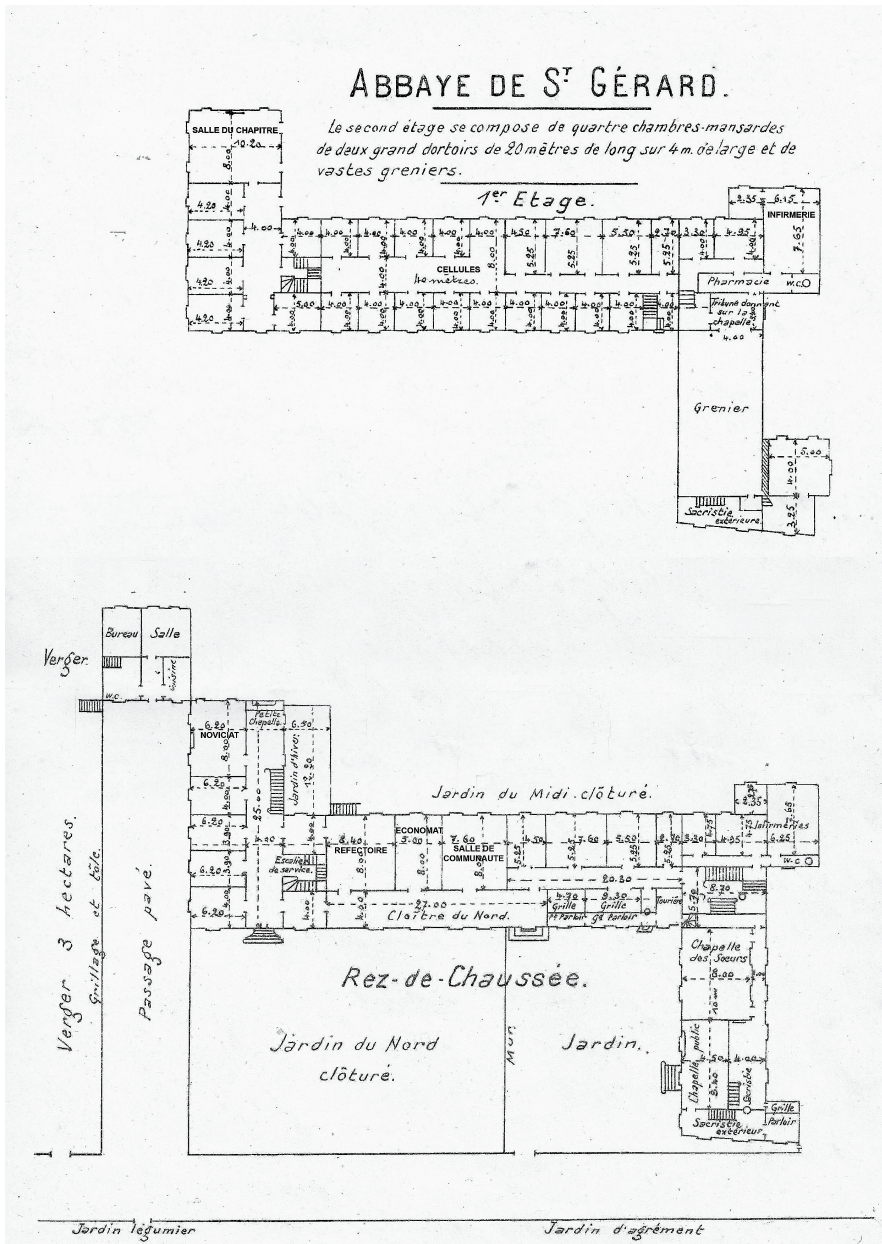
1. Dom Columba Marmion en 1912
2. Mère Paul Séraphine Claude vers 1902
3. La façade nord de l'Abbaye, en 1902, avant sa restauration
4. La façade nord de l'Abbaye restaurée à partir 1903



- 5. Dom Amand Van den Abeele
- 6. Abbaye de St Gérard (Belgique)
- Cloître Nord. Visitation de Meaux.
- 7. S. Marie Caroline Triclin
- 8. Le seul appareil de chauffage du dortoir
- 9. Parloir de la Visitation de Troyes



10. Plan de l'Abbaye établi par Mme Martin lors de la mise en vente en 1919



11. Lettre d'association entre l'Abbaye de Maredsous et la Visitation de Meaux-Saint-Gérard

†
DXX.

D. Columba Marmion, Abbé de S. Benoît de Maredsous,
à la Révérende Mère et aux Sœurs de la Visitation Sainte-
Marie de Meaux, Salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Bien que les lois de la Charité chrétienne nous obligent de prier Dieu spécialement pour tous ceux qui avec nous sont engagés par la profession religieuse au service du même Seigneur, nous nous croyons néanmoins plus étroitement tenus de le faire envers les Communautés qui nous témoignent le dévouement et avoir confiance en nos prières.

C'est pourquoi, étant informés que vous êtes dans cette disposition à notre égard, nous accordons bien volontiers à vous, Révérende Mère, et aux Sœurs de la Visitation Sainte-Marie de Meaux, les lettres d'association que vous nous demandez, et nous confiant dans la miséricorde infinie de Dieu, la puissante intercession de la Bienheureuse Vierge Marie et celle de notre Bienheureux Père saint Benoît,

nonobstant le sentiment que nous avons de notre propre indignité, nous vous promettons à perpétuité par les présentes la participation aux Saints-Sacrifices et aux divins offices qui seront célébrés dans notre église, et généralement à toutes les œuvres de la piété monastique qui s'accomplissent dans notre maison - fère; et quand nous apprendrions le décès de l'un des membres de votre communauté, nous lui appliquerions avec empressement les suffrages et œuvres pîes que nous avons coutume d'offrir au Seigneur pour le repos éternel de ceux que la charité du Christ nous a plus intimement unis.

Nous espérons que cet engagement sera réciproque, c'est-à-dire que vous voudrez bien nous rendre partisans du mérite de vos bonnes œuvres et vous souvenir de nous dans vos ferventes prières.

Donné en l'Abbaye de Maredsous, le jour de Pentecôte, le 14 juin 1916.

+ Columba Marmion
Abb.

